

16

## PREMIER ROMAN PAULINE KLEIN

# Alice Kahn

Chaque jour, *l'Humanité* publie en exclusivité le début d'un des premiers romans qui paraîtront cette rentrée. Une approche de la littérature française de demain.

**J**e n'ai hérité de rien. Mon corps s'est formé par petites parcelles de terrains invisibles. J'ai eu des mains de petites filles très tard. Je crois que mon regard ressemble encore aujourd'hui à celui d'une enfant de dix ans. J'ai les yeux comme une poupée. Mon corps n'est pas abîmé, il est lissé, poli, immaculé.

Je crois bien que l'on m'a posée là un jour dans un coin de ma chambre, et qu'on a refermé la porte. Et puis je me suis relevée. J'ai passé la tête par la fenêtre. Toute la tête.

J'ai senti des gens passer devant moi en me bousculant, d'autres me tenir la porte en souriant, et en disant « après vous ».

Je passe inaperçue, mais je dépose des traces de ma présence. Je vis pour ne me souvenir que des moments d'absence.

1

— Anna ?

C'est un jeune homme brun qui a demandé ça. Il s'est arrêté face à moi. J'étais



Gézaud Benéby

Née en 1976, Pauline Klein est philosophe de formation, a passé quatre ans dans une galerie d'art new-yorkaise, et travaille à présent dans la mode.

J'ai ressenti ce qu'on appelle le vertige. La ville en bas qui tanguait, et mes yeux qui, pour la première fois, laissait entrer ce qu'on appelle une vue.

J'ai aperçu les contours de la ville, striée comme une cellule vivante et dessinée comme un plan, les longues avenues droites et blanchâtres, les plus petites en gris clair, les formes imbriquées des immeubles, et les parcs, en vert.

Mon regard s'est laissé tomber vers le bas, perdant chaque fois un peu d'altitude. Le plan et la vue se sont précisés, la rue s'est animée, j'ai presque pu voir des visages, la texture des façades et des toits, des trous un peu partout, pour les cours d'immeubles et les passages secrets.

C'est ma ville, mon quartier, mes rues et mes passants, que je regarde calmement, rassurée de les voir marcher, courir, s'arrêter, vivre une vie que je ne connais pas. De toute façon, ils sont dans une image. Une image dans un cadre, dont je suis spectatrice, et que je pourrais raconter, comme on raconte un rêve, à d'autres gens qui souriront, ou pas d'ailleurs, et me donneront leur interprétation, mauvaise ou bonne.

Chaque fois que je referme la fenêtre, je m'aperçois sur ce plan parmi les autres.

J'ai vu Paris se dresser devant moi, avec ses monuments de cartes postales, mais en vrai. J'ai vu les immeubles qu'on appelle haussmanniens, les boulangeries que l'on dit de quartier, les rues pavées, le charme des jardins, les espaces verts. J'ai entendu les autres parler très fort. Leurs mots me parvenaient à peine. Ils ne s'adressaient pas à moi. J'ai entendu des voix d'enfants appeler leurs parents, les moteurs des voitures, les klaxons, la sonnerie d'un manège.

Il a fallu apprendre les mots pour décrire cette réalité. Entrer dedans comme si de rien n'était. Attendre qu'on me donne une forme.

assise à la terrasse d'un café, toute seule, je n'attendais personne, enfin, pas à ce moment précis, mais je l'ai attrapé comme ça, au vol, comme on attrape un inconnu au hasard, pour remplir un blanc.

J'ai levé la tête vers lui, et il m'a souri. Il s'est figé comme une image, comme une pause dans un film dont j'aurais perdu le fil, et dont je me suis dit, grâce à lui, qu'il était peut-être temps de le reprendre.

Debout devant moi, planté comme un platane de plus, l'homme s'adresse à moi comme à Anna, et son visage entier est un point d'interrogation joyeux. Ses yeux supplient, demandant qu'autre chose arrive, que ça ait lieu ici, maintenant, à cette seconde, celle où il rencontre cette fille sur cette terrasse, à ce moment attendu. Il veut que je

lève la tête, que je lui dise de s'arrêter là, que je suis Anna, et que ça peut commencer.

Je ne connais ni Anna ni le jeune homme qui a rendez-vous avec elle maintenant, mais je nous vois tous les deux dans ce même décor, moi assise sur une chaise, lui debout devant moi, et nous ne sommes pas moins crédibles que les autres. Alors j'ai découpé ce mot, « Anna », dans l'espace, et je l'ai décollé, comme on décolle une étiquette d'un fruit. Le monde autour est devenu du papier peint. Je n'ai rien avancé. Je l'ai regardé quelques secondes, son air châtain qui ne me dit rien, ses yeux foncés, son visage à contre-jour sur lequel il est encore temps de s'arrêter, le bracelet beige de sa montre qui doit marquer l'heure de notre rendez-vous.

« Anna ».

– *Oui, bonjour.* Je réponds.

Il sourit, je lui plais.

Il souffle, fait une pause, reste immobile un moment devant moi, n'ose pas s'asseoir. D'abord, il veut me regarder. Je suis brune, je porte une chemise bleu pâle, une chemise d'homme, et un short avec lesquels je dormais cette nuit. Jamais je n'aurais choisi cette tenue, les jambes à l'air, comme ça, pour un premier rendez-vous. Je suis en pyjama, comme dans les rêves, quand on sort en oubliant de s'habiller. Et puis, je n'ai pas croisé de miroir. Quelle tête j'ai? Mais ça lui va on dirait.

Il sourit, et il n'y a plus que moi. Il dit « William », et moi « asseyez-vous ». Il répond « on se dit vous alors? », et je souris à mon tour.

### De leur correspondance, je fais une boule imaginaire. Je colle des bouts de présents les uns avec les autres, dans lesquels je me fige.

– *Je suis désolé,* dit-il en prenant place à côté de moi. *Je pensais que tu serais déjà partie. J'étais sur mes tirages, j'ai vraiment pas vu le temps passer... Et puis je n'avais même pas ton numéro de téléphone.*

– *Moi non plus je n'ai pas vu le temps passer, je réponds.*

– *Tant mieux.*

Et puis le son se coupe. William a l'air à l'aise, comme s'il me connaissait depuis toujours. Il prononce quelques mots inaudibles, et je le regarde être, s'exprimer, j'accélère comme je peux le temps pour rendre familière cette image de profil, ses lèvres qui gigotent, son nez fin, plutôt joli, son œil gauche qui apparaît et disparaît sous une paupière qui clape pour dire « ça tourne ». C'est par ce profil gauche que j'entre dans la vie de William.

Comment s'étaient-ils connus elle et lui? Peut-être dans une fête, la nuit. Elle doit être l'histoire de la veille. Il l'a connue maquillée, dans le noir, et moi je suis sa suite, son visage du matin, son visage de jour.

Ou bien sur Internet. Il avait dû correspondre à ses attentes à elle, le genre châtain foncé, pas méchant, le genre qu'on a l'impression de connaître tout de suite, tellement il a envie d'être découvert. Elle avait dû aimer cette photo de lui, il avait dû poser comme il pose à présent, sous son meilleur jour, celui que je cueille ici et que je prolonge maintenant.

De leur correspondance, je fais une boule imaginaire. Je colle des bouts de présents les uns avec les autres, dans lesquels je me fige. Je me coincerai là, le temps de trouver la route qu'ils ont commencée ensemble. Moi aussi je poserais pour ressembler à cette photo. J'aimerais bien me voir d'ailleurs, lui demander le portrait qu'il doit avoir de moi.

J'ai regardé devant, j'ai avalé le reste d'un café déjà bu depuis longtemps, et puis je suis devenue timide, le cœur battant.

Je le vois m'observer du coin de l'œil, mes jambes, l'avant de mes bras, mes cheveux... Moi, je fais comme sur la photo d'Anna, je ne bouge pas.

Un serveur approche pour prendre notre commande. C'est notre premier témoin. Il demande un café, j'en reprends un. Ça y est, nous sommes dans une image, rassemblés lui et moi autour d'une petite table ronde, et les autres passent devant nous sans se douter de rien.

Éditions Allia. 128 pages, 6,10 euros.  
En librairie le 20 août.

**CHAQUE JOUR JUSQU'À LA RENTRÉE,**  
découvrez les premières pages d'un nouveau roman.

**Lundi La cote 400,**  
de Sophie Divry